



CLASSIQUES  
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 13, 1963 – 2, p. 11-14

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15713-7.p.0019](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15713-7.p.0019)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1963. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

# En marge des livres et des revues

CAHIERS PAUL CLAUDEL IV : CLAUDEL DIPLOMATE (Gallimard).

Indispensable cahier ! Comme le démontre si bien dans son introduction M. Pierre Moreau, on y découvre de quoi comprendre mieux et admirer davantage le plus grand poète du xx<sup>e</sup> siècle. Faut-il déplorer que la Direction des Archives du Quai d'Orsay n'ait pas autorisé la publication des rapports diplomatiques de Claudel ? Ces documents nous auraient montré le diplomate en exercice. Ils nous auraient permis de constater la continuité de ses vues, le cheminement de ses efforts, l'ampleur de ses desseins. Mais la prodigieuse accélération de l'histoire et la ruée des événements risquaient d'oblitérer le sens de ces dépêches et de ces rapports destinés à refaire patiemment l'immense toile d'araignée sans cesse rompue par les caprices du sort, les conflits d'intérêts et les humeurs des puissants. Le parti adopté est excellent, celui de reprendre les articles publiés par Claudel dans le calme de la retraite sur son activité passée, ses jugements sur les peuples, les événements et les hommes. A cela s'ajoutent quelques textes écrits à la veille et au lendemain de la dernière guerre à propos de problèmes contemporains. Nous avons ainsi un historique de la carrière de Claudel, un panorama de sa pensée diplomatique, un catalogue de ses admirations et de ses amitiés.

Il faut dire que Claudel avait assez brutalement provoqué les Surréalistes, mais comme leur fureur paraît naïve et puérile, lorsqu'ils affirment qu'on ne peut être à la fois ambassadeur et poète ! C'est qu'ils avaient de la poésie une conception belle et juste, mais partielle et étroite. La révolte permanente et l'angélisme finissent par être des attitudes faciles et des comportements peu féconds. A un poète qui comme Claudel s'était posé d'emblée en spécialiste de l'univers, aucune activité humaine ne devait paraître insignifiante, et, moins que toutes, celles qui règlent et organisent les rapports entre les peuples et les hommes. Rien d'étonnant qu'il ait examiné attentivement les problèmes économiques et financiers, inventé les moyens et recommandé les méthodes permettant de mettre en valeur les richesses de la terre. Semblable à ce Rubens dont il a si bien parlé, lui aussi ambassadeur et grand artiste, il ne voyait dans les beautés du monde que matière aux échanges, aux accords paraphés sur le vélin officiel des chancelleries ou transcrits à jamais sur le somptueux papier où se concentre la parole poétique. On a beau nous dire qu'il ne consacrait au poème que les premières heures de sa journée, mais que faisait-il le reste du temps sinon travailler à ce rassemblement de l'univers chanté par les *Cinq Grandes Odes* ? De là son insistance à répéter les deux formules latines : *nemo impune contra orbem, ne impediatis musicam*. Voilà le secret de sa répugnance contre ce qui divise au lieu de réunir. Les pactes dont il rêve ne sont pas des coalitions, mais des ententes, des symphonies au sens du mot grec d'aujourd'hui qui sanctionnent l'accord des cœurs et des volontés.

Un fleuve n'est pas une barrière, affirme-t-il à plusieurs reprises, mais un gage d'union, un canal d'amitié. Ses efforts pour épargner à la France un honteux carambouillage à propos de nos dettes à l'égard des Etats-Unis tendaient à nous conserver la sympathie d'une grande nation. Qu'ils lui aient peut-être coûté son poste à Washington, rien de plus honorable.

Sa lucidité, à vrai dire, n'est pas sans défaut. Son optimisme foncier le pousse à accueillir avec joie les coups d'olivier dans l'eau du pacte Briand-Kellog et la politique dangereuse, parce qu'elle est prématurée, du même Briand, à fonder des espoirs bien chimériques sur les défenses naturelles des Ardennes ou artificielles de la ligne Maginot. Mais il a su prévoir la catastrophe économique des Etats-Unis, tirer les conclusions du conflit véritablement mondial d'il y a vingt ans, et surtout analyser tout au long de sa carrière la vie spirituelle des peuples qui l'accueillaient. L'ambassadeur merveilleusement secondé par ce spécialiste de l'âme qu'est le poète sait reconnaître le défaut du cœur par où l'amitié peut pénétrer. Son triomphe à cet égard fut l'ambassade la plus inspirée de sa vie, à Tokyo, dans ce Japon tant aimé où son influence dure encore, plus vivace que jamais.

Impossible vraiment de séparer le diplomate du poète chez Claudel. On le sent jusque dans les plaintes qu'il lui arrive de proférer sur sa condition de professionnel de l'exil et d'habitué de l'absence. Sa vie publique, à l'image de son œuvre, oscille entre les séparations et les retrouvailles, mais il possédait, pour compenser le déchirement des ruptures, la mémoire du cœur et cette espèce de tact spirituel qui préserve, contre la distance et les années, la communion des âmes.

Henry AMER.

#### CLAUDEL AND ISRAEL : A JEWISH SALVATION, par Barna AVRE

Miss Barna Avré, dont nous connaissons déjà les intéressants travaux sur la Trilogie, recherche à travers l'œuvre de Claudel mais surtout dans la Trilogie, dans « Paul Claudel interroge l'Apocalypse », « Une voix sur Israël », et en se référant aussi à la correspondance du poète avec Georges Cattai, la position de Claudel face au peuple d'Israël. C'est Claudel poète et Claudel partenaire de la Bible qui est interrogé. La conclusion qui se détache et que Miss Barna Avré met en relief en ce court mais substantiel petit article, c'est que la vocation spirituelle d'Israël — toute de permanence et de fidélité — est d'achever le salut de l'humanité par l'union — non la fusion — avec le Christianisme.

Que sera cette union ? Miss Barna Avré ne nous le dit pas — et qui pourrait le dire ? Mais peut-être pourrions-nous la concevoir comme l'union opérante de la prière réalisant cette parole du Deutéronome citée par saint Matthieu et par la Deuxième Corinthienne : *in ore duorum vel trium testium stabit omne Verbum* — Dieu veut toujours qu'il y ait deux témoins, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, pour consolider le Verbe, qui est l'expression d'un fait pour lui donner une valeur objective... Nous fournissons le poids et le contrepoids et la Parole est là au milieu qui tient, qui se tient debout. (1).

La Parole, qu'elle soit Loi ou Foi, atteste mais aussi unit. L'histoire, ce déroulement d'un temps qui est à la fois aveuglement et révélation, nous est nécessaire pour approfondir la réalité plus spirituelle et plus vivante pressentie par le poète.

E. M.

---

(1) Note à l' « Histoire de Tobie et de Sara ». (Œuvres Complètes, XIV, p. 285.

« CLAUDEL, LE POÈTE TÉMOIN DU SACRÉ », par Claude VIGÉE.  
« EVIDENCES ». Septembre 1960.

C'est face à la double révélation du poète que nous situe Claude Vigée : le monde intérieur et le destin de l'univers, là où « son interrogation de l'Apocalypse signifie en même temps celle de sa puissance créatrice personnelle ».

Or, dans la lecture et la méditation de l'Écriture *il y a deux « temps »*. Le premier est celui de l'ingestion... Dans le second « temps », les paroles introduites ont cessé d'être extérieures, elles sont devenues nous-mêmes (1). Et Claude Vigée exalte cette « compréhension » profonde et comme naturelle des éléments imaginatifs par le moyen desquels les auteurs sacrés — d'Isaïe à saint Jean rendent leurs intentions manifestes ». Que l'œuvre soit poème, théâtre ou exégèse, ce qui apparaît c'est la connexion entre l'inspiration divine et humaine.

Mais « quelle signification générale le poète assigne-t-il à l'Apocalypse ? » « avec son magnifique commentaire du *Fleuve* et de l'*Arbre de Vie*, le chapitre que Claudel consacre à *Philadelphie* est le plus impressionnant de tout l'ouvrage et sans nul doute un des grands fragments de l'inspiration moderne en Occident. Le thème dominant est celui de la destinée d'Israël ».

Mais Claudel, insiste Claude Vigée, rejette toute exégèse de l'*Apocalypse* qui la réduirait à une allégorie... ou à une simple structure linéaire du type historique ». Ce point est essentiel ; la Parole n'est pas simple prédiction, plus profondément elle ne cesse de nous accompagner et nous ne cessons de la répéter, « une relation perpétuelle s'instaure dans l'*Apocalypse* entre ce qui se passe et ce qui ne passe point, un engrenage continu du temps de l'éternité. » Ainsi « les pages de l'Apocalypse se réfèrent toujours à plusieurs plans d'existence » dont les accords tacites doivent être mis en évidence par le poète.

Difficultés cependant, souligne Claude Vigée, à saisir clairement les intentions profondes de Claudel « surtout quand il s'agit du problème, pourtant crucial aux yeux du poète catholique, de l'avenir chrétien ».

Israël dont la fonction a toujours été d'être l'assermenté qui témoigne de ce qui est découvre dans cette fidélité et sa souffrance et sa voie. Il fallait un témoin à travers les siècles pour témoigner de la foncière et irréductible incompatibilité de l'âme humaine avec autre chose que Dieu. Mais eripiam eum et glorificabo eum ! Il n'y a rien de plus certain, Israël a une promesse dans sa poche plus solide que le firmament. Non seulement le salut mais la gloire. Voici la racine rejointe à ses racines et la lumière vivante et végétale dans l'azur...

Israël ne connaît pas encore la gloire mais sa souffrance lui est promesse de gloire : elle est aussi un gage d'espérance à tout ce qui souffre sur la terre, non seulement dans le mal physique, mais dans le mal moral... Qui sunt in paenis tenebrarum. Dieu a laissé en gage son Fils Israël. Ici encore ne peut-on trouver la répétition du destin de Job, et comme en ce Livre l'échec de toute explication humaine incompatible avec la sagesse divine ? Mais que sera cette réconciliation ? Est-ce qu'Israël va se perdre dans la masse ? Cette interrogation « mène Claudel à la conception d'un Israël distinct allié désormais à la chrétienté purifiée ». Citant le verset de l'*Apocalypse* : Tu seras une colonne dans le temple de mon Dieu, « Claudel définit plus précisément cette surprenante rentrée dans l'actualité chrétienne de l'Israël historique. Le voilà qui s'installe en correspondance avec l'éternel dans le présent. Et dans cette cité de l'amour fraternel qu'est *Philadelphie* émergera un sens nouveau que j'appellerai celui de la sensibilité sociale... Il arrive à l'Humanité une espèce de sensibilité, une espèce d'âme, une espèce de

(1) « Paul Claudel interroge l'Apocalypse », p. 304, et textes suivants pp. 335, 342, 317, 354.

conscience, une espèce de connaissance (ou co-naissance) communes... Les eaux de la Charité et de la Justice jaillissent jusqu'aux extrémités de la Cité.

Ceci n'est qu'une esquisse — avec, parfois, un essai de dialogue — des thèmes développés par Claude Vigée. Un double souhait naît de cette lecture : que l'auteur les reprenne en une étude qui paraîtrait en un futur *Cahier : Claudel et la Bible*, et que l'œuvre exégétique reçoive enfin la place qui lui appartient dans l'œuvre du poète mais aussi dans les recherches qu'elle suscite.

Eve MATHIS.



« LE CHEMIN DE LA CROIX », Cantate dramatique d'Antal DORATI.

Le mardi 15 janvier 1963, l'Orchestre National et les Chœurs de la R.T.F. ont donné au Théâtre des Champs-Élysées, en première audition en France, une cantate dramatique de M. Antal DORATI composée sur le texte du *Chemin de la Croix*, de Paul Claudel. Ce concert d'un intérêt exceptionnel a été retransmis sur les ondes le jeudi 24 janvier.

M. Antal Dorati dirigeait lui-même son œuvre. D'origine hongroise, élève de Bartok et de Kodaly, M. Dorati, qui est chef titulaire de l'excellent orchestre de Minneapolis, est à ce titre mondialement apprécié, — les mélomanes parisiens se souviennent du beau concert donné l'an dernier sous sa direction par le London Symphony Orchestra, — mais son talent de compositeur ne nous était pas encore connu. L'œuvre, inspirée par la dernière guerre et composée en 1955, est grandiose, ambitieuse, véhémence ; peut-être le texte de Claudel appelait-il plutôt une méditation chorale intime et dépouillée, assez proche du chant liturgique ; M. Dorati a préféré l'illustrer avec toutes les ressources d'un grand orchestre moderne, d'un chœur à 4 ou 6 voix, d'un récitant (M. André Falcon, qui fut excellent) et de deux solistes : Mlle Marie-Luce Bellary et M. Jacques Mars, excellents eux aussi. Il en est résulté une fresque puissante, colorée, éloquente, — un peu trop constamment éloquente, — qui aurait plu à Claudel par sa franchise, sa noblesse et la simplicité de ses accents volontiers populaires. M. Dorati semble moins soucieux de renouveler le langage musical que d'émouvoir et entraîner un assez vaste public. Si le très beau chœur *a cappella* de la Neuvième Station nous rappelle certains mélismes de Bartok, l'ensemble de l'œuvre nous ferait plutôt songer à Kodaly et à notre grand Honegger. Dans cette suite apocalyptique s'intercalent d'admirables pauses, comme le thrène si sobre et émouvant du contralto sur le texte : *O mères qui avez vu mourir le premier et l'unique enfant...* De tels accents ne peuvent laisser insensible et le public a chaleureusement accueilli cette œuvre chaleureuse où se retrouvent le souffle inspiré et l'art de la mise en scène des grandes Cantates sacrées d'un Bach, d'un Haendel, d'un Berlioz, d'un Franck ou d'un Milhaud.

Jean-Noël SEGRESTAA.